

SEUL L'ASSASSIN EST INNOCENT

JULIA SZÉKELY

SEUL L'ASSASSIN
EST INNOCENT

roman

Traduit du hongrois par
SOPHIE KÉPÈS

PHÉBUS

LA TRADUCTRICE A REÇU POUR CE TEXTE
LE PRIX NICOLE BAGARRY-KARATSON

Titre original :
Bűnügy

Pour la première publication :
© by Révai, Budapest, 1941.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0986-2

Dans la rue presque déserte, une heure n'avait pas encore sonné. Derrière le portail ouvert de l'école de filles s'élevait un escalier froid et monumental. Un garçon aux cheveux longs d'environ seize ans se tenait appuyé contre la rambarde en fer qui séparait le trottoir de la chaussée. Il s'efforçait de dissimuler sous des airs dégagés, nonchalants, la timidité qui s'était emparée de lui en arrivant devant l'entrée inhospitalière de cet établissement affreusement distingué. Il patientait là, reconnaissant envers la rambarde qui lui permettait d'adopter cette pose. Ainsi, l'usure de son pantalon étroit ne se voyait pas autant que s'il avait dû faire les cent pas, et sa posture désinvolte escamotait les manches trop courtes de son veston.

Mais quand sonna la cloche de l'école, il lâcha involontairement la rambarde et se figea, en alerte. Du bâtiment provenaient des bruissements légers et une agitation confuse qui, en quelques minutes, enflèrent jusqu'au vacarme assourdissant. Le garçon s'écarta du passage et, s'aplatissant contre le mur, observa avec un effroi non dissimulé le flot de plus en plus dense et bruyant. Il rentra la tête dans les épaules comme s'il se sentait traqué. Il chercha du regard autour de lui un endroit où il puisse se retirer à couvert tout en observant les alentours. Mais comme il n'y en avait pas, il

resta planté là, contre le mur, se bornant à tirer son bonnet sur ses yeux. Il aurait voulu expliquer à tout le monde que, s'il ne portait pas de manteau, c'était simplement parce qu'il n'avait pas froid. Mais personne ne s'intéressait à lui... À présent qu'il s'appuyait au mur glacial, il dut plonger les mains dans ses poches tant il grelottait, mais en veillant à conserver son air hautain. Le bâtiment déversait des filles aux visages rougis portant pelisses, toques et bottines fourrées. Heureusement qu'il y avait la rambarde, sinon quelques-unes d'entre elles se seraient répandues sur la chaussée, tel le chargement de houille d'un wagon déraillé.

L'atmosphère semblait se densifier sous l'effet du froid. La neige fraîchement tombée avait verglacé le trottoir et le sol crissait sous les pas. Le garçon regardait les filles crier et gesticuler comme dans un cauchemar, cherchant à repérer celle qu'il était venu chercher. Il tournait la tête de-ci de-là, craignant de l'avoir manquée au moment où elle avait passé le porche.

La foule qui se déversait dans la rue commença à s'éclaircir peu à peu. Il regarda par terre, cherchant parmi les chaussures et les bottes la démarche caractéristique des bottines grises familières. Il aurait reconnu à cent mètres leur trotinement bizarre, rapide et menu. Qu'elle arrive enfin, qu'il puisse la raccompagner! Mais elle ne lui adresserait pas la parole ici, devant les autres. Tout le monde les regarderait. Il ferait mieux de continuer à rester tapi, invisible le long du mur, à guetter le moment où elle atteindrait le coin de la rue, puis se ruer à sa suite et la rejoindre au tournant. Seuls quelques groupes isolés de filles passaient encore le porche, deux par deux, trois par trois. Elles ne se bouscuaient plus, marchaient tranquillement et disparaissaient au tournant. Mais elle ne se trouvait toujours pas parmi elles. Pourtant elle devait y être, elle n'était pas restée à la maison, et aujourd'hui, un jeudi, ses cours se terminaient à une heure.

Ce matin à huit heures moins le quart, il l'avait vue partir depuis la fenêtre du logement du gardien en entresol. Il l'avait épiée alors qu'elle franchissait le portail du jardin et se hâtait vers l'arrêt d'autobus, balançant son cartable avec entrain. Elle portait un manteau bleu foncé au col de fourrure grise avec une toque assortie. Elle devait être ici, où traînait-elle donc ? Pourvu qu'on ne l'ait pas gardée en retenue ! Même si c'était le cas, il continuerait à l'attendre.

Le froid était tel qu'il décolorait le ciel et l'air. Il porta ses paumes à sa bouche et y souffla avec zèle son haleine brûlante. Ensuite il plongea ses doigts dans l'échancrure de son col et, comme cela ne suffisait pas, il y appliqua sa bouche pour souffler directement sur leurs extrémités gelées. Une chance qu'il n'y ait personne dans le coin pour se moquer de lui, car à présent, il tentait de réchauffer ses pieds gelés en battant bruyamment la semelle. Il aurait fallu pouvoir courir un cent mètres, mais il devait attendre ici, sur place. Le grand portail restait béant et désert depuis dix bonnes minutes, pas un chat ne le franchissait. Qu'importait, il devait attendre.

Il fixait toujours le trottoir, trépigant, grelottant, lorsque tout à coup il aperçut les bottines grises devant l'entrée. Il cessa de battre la semelle, se redressa, remonta son bonnet.

– Hé, toi, qu'est-ce que tu fais ici ? demanda la fille aux bottines grises en s'arrêtant devant lui.

– Je... je suis venu te dire...

Il s'interrompit, gêné par son bégaiement, puis lança d'un ton abrupt, dépité :

– Salut !

– Salut, dit simplement la fille en commençant à marcher. Tu m'attends depuis longtemps ?

– Pas mal de temps. On t'a gardée en retenue ?

– Non. Seulement mon porte-jarretelles s'était détaché, il fallait que je le rafistole.

L'embarras du garçon se dissipa comme la vapeur de son haleine dans l'atmosphère. Avec une paisible assurance, il

marchait dans ses chaussures déformées aux talons éculés, à côté de la fille aux bottines grises qui, semblait-il, ne trouvait rien de plus naturel que cette promenade commune vers l'arrêt d'autobus. Ils habitaient au même endroit, donc ils rentraient ensemble à la maison.

– Tu viendras sur la place cet après-midi? demanda la fille. On est jeudi, les autres y seront.

– Non, dit le garçon, qui s'arrêta.

Il la regarda bien en face, l'obligeant à s'arrêter elle aussi. Il la dévisagea d'un air grave, marquant une pause significative, avant de reprendre la parole pour lui révéler la raison de sa venue à l'école :

– Ils n'y seront pas.

Il guetta la lueur d'intérêt sur les traits de la fille avant de poursuivre d'un ton sentencieux :

– En fait... Lajos s'est fait coincer.

Lorsqu'il eut répéré l'effet correspondant à ses attentes, il fit un geste de dédain pour l'information confidentielle inscrite à l'ordre du jour et se remit en route. La fille le regardait avec un respect craintif.

– Lajos s'est fait coincer? répéta-t-elle, grisée, d'un ton où perçait une fierté démesurée. Alors comme ça, il s'est fait coincer!

L'oreille exercée du garçon perçut aussitôt dans sa voix l'intonation fausse, l'imitation, l'inauthenticité. Il s'en réjouit. Enfin son tour venait de mener la danse. Ce coup-ci, il était chez lui, et la fille était l'invitée. Maintenant c'était elle qui jouait le rôle qu'il avait tenu auparavant, devant l'entrée de l'école, quand il prenait des airs distingués et nonchalants. Son monde à lui plaisait à la fille, autrement elle ne l'aurait pas imité. C'était ce monde-là qui l'attirait, auquel elle voulait appartenir, et pas l'autre où lui-même se sentait tellement étranger...

– Ouais, les flics l'ont coffré, fit-il avec exaltation.

Il lui offrait le mot « flics » comme une écuelle de lait à

un chaton. Qu'elle s'en amuse un peu, la fillette ! Et de fait, avec sa petite langue rose, elle se mit à laper avec empressement la friandise :

– Doux Jésus, les flics l'ont coffré ! Ça alors ! Ils ont sûrement trouvé les tracts chez lui...

Elle ajouta d'un ton avisé, compétent :

– Ils ont fouillé la maison, n'est-ce pas ?

Le garçon acquiesça avec une indulgence bienveillante, comme un professeur après une réponse grammaticalement correcte, mais à la prononciation fautive. Au fond de lui, il aurait aimé sauter et rire à cœur joie. Il était ravi que la fille s'implique aussi passionnément. C'est cela qu'il avait souhaité, rien d'autre. C'est pour cela qu'il était venu, pour cela qu'il avait quitté les gars, l'atelier, pour se trouver à une heure précise devant l'entrée de l'école. Il savait qu'avec cette nouvelle il pourrait attiser son intérêt, et apercevoir à nouveau dans ses yeux cette étincelle d'un vert particulier qu'il y avait captée pour la première fois quand elle avait dix ans, et lui-même onze ; quand, dans le logement du gardien où la fille du maître de maison rendait de fréquentes visites, il lui avait dévoilé en chuchotant les rumeurs qui circulaient au sujet de la cigogne et des bébés. Depuis lors cinq années s'étaient écoulées, et le désir ne l'avait pas quitté un seul instant d'initier la fille à d'autres choses, de l'enchaîner à lui par une confidence, de rallumer dans ses yeux l'étincelle émeraude en lui chuchotant des secrets.

Et revoilà cette lueur dans ses yeux ! Celle d'autrefois, la même ! Celle qu'il voudrait y voir tout le temps. C'est pour cela qu'une fois dépassées les histoires de cigogne, il lui avait parlé des autres filles, puis des agissements coupables de la gynécologue dans l'immeuble voisin. Il devait sans cesse inventer de nouvelles confidences, sans quoi il n'aurait pu la retenir. C'est pour cela qu'il avait rejoint l'an passé Lajos et ses camarades, avec lesquels il pouvait bavarder tant et plus de l'amour libre et de toutes sortes

de secrets, et pour cela encore qu'il avait amené la fille sur la place où Lajos et les autres avaient l'habitude de se retrouver. Les secrets croissent et se multiplient. On chuchote à voix basse. Comme il aime cette relation chaleureuse et complice ! Tous deux, ils ont leur langage codé à part, que même Lajos ne comprend pas. À présent la fille trotte à ses côtés dans la rue, d'un pas vif et nerveux, elle penche la tête sur le côté et le dévisage. Il n'y a plus que de l'intérêt, de l'excitation, de la curiosité dans ses yeux ; et voici qu'elle le prend par le bras. Ils poursuivent leur route bras dessus bras dessous.

– Je vous avais bien dit de me refiler le paquet ! attaque-t-elle d'une voix forte. Dans un appart' aussi bourge que le nôtre, personne ne l'aurait recherché.

Et de son poing ganté elle agrippe la manche trop courte du garçon. Celui-ci ferme les yeux. Maintenant il n'est plus tout à fait sûr de vouloir avancer ou rester sur place. Sur son bras le mince tissu devient brûlant, la chaleur gagne tout son corps et l'enveloppe comme une pelisse. Soudain la fille retire son bras et s'arrête.

– Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer ? demande-t-elle d'un ton pressant.

Elle a besoin d'un nouvel excitant, d'un nouveau secret. Ses yeux sont pleins d'attente, mais ils restent gris et ternes. Il doit continuer.

– Il y a un avocat, reprend-il avec diligence, tu sais, celui qui a tiré du pétrin le cousin de Lajos dernièrement. Il va aussi s'occuper de cette affaire.

– Combien demande cet avocat ? lance la fille avec un bon sens inattendu.

Cette fois, c'est au tour du garçon de jeter un regard de respect à la fille au pas vif qui, à l'improviste, a mis le doigt sur le problème le plus brûlant de Lajos. Ils ont passé la nuit chez son cousin à retourner cette question sans issue, démoralisante.

– Deux cents *pengös*, répond-il assombri. Et il veut cent *pengös* d'arrhes, avant même d'entamer l'affaire.

La fille n'est plus qu'impatience :

– Et la caisse du parti, alors ? s'exclame-t-elle, impérieuse.

Une vieille dame en train de les dépasser leur jette un regard étonné.

– Pourquoi on ne les prélève pas sur la caisse du parti ?

– En ce moment le parti ne dispose pas de cette somme.

– Mais de combien disposons-nous alors ?

– Eh bien... je crois, euh... environ quatorze *pengös* et soixante *fillérs*.

– Et c'est avec ça que nous voulons changer le monde ? s'écrie la fille qui laisse tomber son cartable, car elle vient de se heurter à un écolier qui arrive en sens inverse.

– Pardon !

Elle s'arrête. Le garçon attend que l'écolier disparaisse, puis articule à voix basse :

– Tu nous trouves ridicules ?

Maintenant il est tout près de haïr la fille, alors que celle-ci n'avait pas la moindre intention de se moquer. Elle semble plutôt affligée. Dans le mouvement qu'elle fait pour ramasser son cartable, il y a une profonde douleur. Cela commence par un geste de dénégation, puis se transforme en poing furieusement brandi, enfin son bras retombe découragé, et elle s'incline profondément jusqu'au sol. Le garçon aussi se penche pour recueillir les livres dispersés. Sur la Rhétorique, sa main dépourvue de gant effleure par hasard celle gantée de la fille, et toute colère, toute honte, toute inquiétude se dissipent. Un autobus passe en trombe à côté d'eux.

– Poupée !... fait-il avec une tendresse imprévue.

L'autobus s'éloigne en vrombissant, puis le silence retombe dans la rue.

– Ne m'appelle pas comme ça, Pista. Je ne peux pas supporter ce surnom. Poupée... Un vrai surnom de bourge, ils l'ont inventé à la maison. Je le hais.

Pista approuve en hochant la tête. Ayant ramassé tant bien que mal les affaires de classe, ils repartent. C'est le garçon qui porte le cartable à présent, et il aimerait bien que Poupée lui reprenne le bras. Mais au lieu de cela, d'un ton sérieux, en plissant les yeux comme un directeur de grande entreprise, la fille déclare :

– C'est moi qui vais vous fournir cette somme, dit-elle. La totalité des deux cents pengös.

Elle avance à pas lents, mesurés, les mains croisées dans le dos, comme si elle était dans un bureau.

– Dès cet après-midi, il faudra que tu transmettes l'argent à Lajos. Où est-il en ce moment ?

– En garde à vue au poste de police central.

– En garde à vue, répète-t-elle d'un air absorbé. Très bien. Nous lui rendrons visite cet après-midi.

– C'est impossible.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu'on va nous coffrer nous aussi. Dans ce genre de situation, on reste à la maison, on fait le mort, et trop heureux si on vous laisse tranquille.

– Eh bien moi, je ne resterai pas à la maison. Je rendrai visite à Lajos et je lui apporterai des cigarettes et de la pâte d'amandes. Mais si tu as peur, reste chez toi. J'irai toute seule.

– Je t'accompagnerai.

Et il se pencha pour dissimuler prestement ses lacets défaits dans la tige de ses chaussures. En se redressant, il dit avec un mépris à peine voilé :

– Tu as tant de fric que ça ?

– Je n'ai pas un rond, dit la fille en le précédant d'un pas. Mais ne t'en fais pas, je vais me le procurer.

– Ton père ne t'en donnera pas, dit le garçon en la rattrapant d'une seule enjambée.

– Comment le sais-tu ?

– Ton père ne donne d'argent pour rien. Dans l'immeuble, dans le jardin tout tombe en ruine, même la clôture aurait

besoin d'être réparée, la toiture prend l'eau dans la buanderie. La moitié de l'année on se tue à la tâche, mais lui ne donne d'argent pour rien.

– Il n'en a pas. L'entretien de la maison coûte cher, et aussi Maman.

– Allons donc, et le jeu...

– Mais non! Il gagne toujours aux cartes, c'est un bon joueur. Mais Maman dépense tous ses gains.

– Où veux-tu donc te procurer de l'argent?

– Je vais en demander à quelqu'un.

Ils arrivaient à l'arrêt d'autobus.

– Mais qui va te donner autant d'argent?

– Robert Gedeon... Lui acceptera sûrement, si je vais le voir.

Pista pivota d'un bloc vers la fille, tournant le dos à la chaussée.

– Tu es folle? s'écria-t-il épouvanté. Le soupirant de ta mère, ce crétin avec sa bagnole, son monocle et son pli du pantalon marqué au fer, tu veux le mettre au courant de nos affaires?

Furieux, il ne laissait pas la fille placer un mot.

– Incroyable! Lajos avait raison de se méfier de toi. Je regrette de m'être disputé tout le temps avec lui à ton sujet.

La fille, tranquillement appuyée au poteau de l'arrêt d'autobus, dit froidement :

– Premièrement, épargne-moi ce ton. Deuxièmement, si Lajos n'a pas confiance en moi, il verra bientôt à qui il a affaire. Nous avons besoin d'argent! souligna-t-elle résolument. Et je vais le trouver là où il est. Je vais le demander à qui m'en donnera à coup sûr. La fin justifie les moyens, ajouta-t-elle d'un ton grandiloquent.

Pista se calma, réfléchit un moment, puis il dit doucement, presque intimidé :

– Et qu'est-ce que tu vas faire, si le monoclard se met à marchander avec toi là-bas, chez lui?

À cette seule idée, Pista sentait sa gorge et son estomac se nouer.

– Ne t'en fais pas pour moi ! S'il me touche, je lui en colle une. Mais ça n'ira pas jusque-là.

– Mais quand même, comment imagines-tu lui demander une chose pareille ?

– C'est lui-même qui m'a proposé une fois des dollars. Il m'a montré cette monnaie étrangère. Il en reçoit de l'entreprise américaine qu'il représente ici. Alors je vais lui demander en plaisantant un billet de cinquante dollars. Et si tu refiles à l'avocat ce truc... ces devises, il tombera raide à la renverse, tu vois.

L'autobus arrivait, mais le garçon agrippa le bras de la fille, la retint. Le bus repartit immédiatement.

– Je ne te laisserai pas faire. Je t'empêcherai de lui parler.

– Alors, tu ne veux pas que j'aide Lajos. Bien. Je le lui dirai. D'ailleurs tu m'embêtes. Si tu étais un sale bourgeois, je ne serais même pas ton amie.

Le garçon prit peur.

– Bon, d'accord, fit-il avec un rictus. Je m'en fiche, fais ce que tu veux. Mais à deux conditions. Sans quoi je ne marche pas.

– Voyons, la première ?

– La première : j'insiste pour que tu ne fasses qu'emprunter l'argent. Prends l'engagement en mon nom de rembourser la totalité dans les trois mois. Je ferai des heures supplémentaires à l'atelier, des cours particuliers, tout ça... Bref, je veux rembourser moi-même ce gommeux.

Il martela le poteau en rythme.

– Et la deuxième ?

– La deuxième : je veux t'accompagner là-bas.

– Ce n'est pas possible, dit-elle en secouant vivement la tête. Il devinerait à quoi servira l'argent. Tu aurais pu y penser tout seul, si tu n'étais pas si bête.

– Mais à la fin, tu ne comprends donc pas ! gémit le

garçon désespéré. Moi, j'ai peur pour toi, peur de ce... de ce...

Poupée remarqua seulement à cet instant que la main qui serrait ses livres de classe était violette. Brusquement elle reprit le garçon par le bras.

– Tu devrais déjà savoir, dit-elle, que je ne suis pas le genre de fille qui se laisse séduire par un type juste parce qu'il est sapé comme un milord.

Pista éprouva un léger soulagement. Il marmonna, gêné :

– Parfois il m'arrive de croire que tu es une petite oie aussi stupide que les autres. Excuse-moi.

Un autre autobus approchait, la fille retira son bras et reprit son cartable :

– D'ailleurs, si tu y tiens à tout prix, viens avec moi. Tu m'attendras dehors, dans l'antichambre.

– Voilà le n° 7, annonça le garçon.

Soudain il réalisa qu'il n'avait que quatre fillers en poche, moins que le prix du ticket.

– J'ai encore à faire dans le coin, dit-il d'un ton léger, on ne peut pas rentrer ensemble.

La fille attrapa à la volée ses livres de classe et, un pied déjà posé sur le marchepied du bus, sourit au garçon par-dessus son épaule.

– Salut ! À cet après-midi, cria-t-elle très fort pour couvrir les trépidations de l'engin.

En retour, il agita la main d'un geste saccadé, suivant des yeux l'autobus. Ce fut seulement lorsque son grondement assourdi se fut fondu dans le vrombissement d'un nouvel autobus qu'il prononça à voix basse, sans raison, bougeant à peine les lèvres :

– Salut.

Et il repartit à pied dans la direction où le véhicule avait disparu.

Une fois de plus, il n'y avait que deux convives à la table dressée pour quatre. Deux enfants. Tous deux portaient des costumes marins bleu foncé avec un grand col rayé de blanc; les rayures blanches étaient tachées d'encre bleue, alors que le tissu bleu l'était de craie blanche. La fille, accoudée, plongeait avec appétit sa cuillère dans la soupe brûlante, ses cheveux blond terne retombant sur son visage; elle mangeait en y prenant plaisir, mais rapidement, comme si elle n'aimait pas perdre son temps pour des choses inutiles, sans toutefois se laisser bousculer. Le garçon ne mangeait pas. Il tambourinait sur son assiette vide d'une main, et examinait l'autre attentivement. Elle était couverte de toutes sortes de couleurs. Il aurait été impossible d'établir d'où provenaient les différentes taches bleues, mauves, rouges, grises. Il la flaira et y retrouva l'odeur de cuir de la courroie de son cartable, cette odeur qui s'était profondément imprimée dans sa peau tandis que, sur le long chemin du retour de l'école, il balançait ses livres et ses cahiers à bout de bras.

– Petit frère, pourquoi tu ne manges pas? demanda sa sœur une fois expédiée la soupe.

– Je n'ai pas faim.

Le filet de voix du garçon était un peu enroué, aigre et

rugueux comme une poire verte. Et il y perçait aussi quelque chose d'inusité.

– Eh bien, sonne, pour qu'on apporte la suite. Moi, j'ai faim.

Le garçon se leva et attrapa la sonnette en ivoire qui pendait du grand lustre de bronze. Mais alors qu'il pressait le bouton, les battants de la porte de la salle à manger s'ouvrirent, et une dame corpulente au visage rougeaud entra dans la pièce, tenant un plat dans chaque main. Sans doute s'était-elle débrouillée pour ouvrir la porte avec un pied ou un coude. Elle traversa lentement la pièce en se dandinant et posa sur la table la vaisselle fumante avec un luxe de précautions.

– Allons, vous voilà encore à manger tout seuls ?

Elle s'arrêta près de la table, le regard fixe, l'air morose :

– Je ne sais vraiment pas pourquoi je passe mon temps à mettre les petits plats dans les grands, puisque, de toute façon, ça me reste sur les bras. Et toi, Petit, l'apostropha-t-elle, tu n'as encore rien mangé ? Déjà qu'on te voit au travers, tellement tu es maigre... Tu devrais prendre exemple sur Poupée, acheva-t-elle en désignant la fille qui disséquait d'une main méticuleuse une cuisse de poulet.

Le Petit écoutait avec indifférence le discours éventé de la nourrice, tout en regardant sa sœur qui actionnait ses couverts d'un air ravi. La fille mangeait bruyamment, avec un appétit d'ogre. Le Petit la contemplait le front plissé, l'air mauvais, presque dégoûté. L'envie lui vint non de manger, mais de faire cliqueter ses couverts lui aussi, et il s'en empara. Tandis qu'il entrechoquait vivement le couteau et la fourchette sur l'assiette, il pensait à son père, à qui il devait faire signer un avertissement. Très vite il emplit la pièce d'un vacarme analogue à celui d'un restaurant.

– Donc, Papa n'est pas à la maison, affirma-t-il résolument, d'un ton plutôt de constat que d'interrogation ; et en son for intérieur, il se dédouana de toute responsabilité.

– Tu voulais lui demander quelque chose? demanda la nourrice avec empressement.

– Non, rien de particulier... Seulement je devais lui faire signer quelque chose.

Poupée hocha la tête d'un air compréhensif :

– Passe-moi cet avertissement, je m'en occupe, dit-elle. Je sais très bien imiter la signature du vieux.

Au fond de lui, le Petit appréciait cette solution, mais il n'aimait pas l'idée d'accepter une faveur de la part de sa sœur.

– Laisse tomber, dit-il avec un geste blasé. Ce que j'ai fait, je l'assume.

Ce qu'il avait fait, il n'était pas disposé à le confesser, mais aussi bien Poupée n'en était pas curieuse. Elle avait reporté son intérêt sur un noyau de pêche en conserve qui ne voulait absolument pas se détacher de la chair tendre du fruit.

La grosse nourrice se tenait debout près de la table avec une expression offensée. Cette caractéristique faisait partie de son être, jour et nuit elle se sentait offensée sans interruption, comme en général les femmes très laides qui ne cessent de rejeter n'importe quelle faute sur n'importe qui. La nourrice allait et venait dans la maison tel un muet reproche, et tout le monde se sentait coupable face à elle. Tout le monde avait honte devant elle. Le Petit avait honte de ne rien manger, Poupée avait honte de manger. Même l'imposant, le lourd mobilier d'acajou se faisait tout petit et rasait les murs.

– Et Maman, où est-elle? demanda le Petit en arrêtant de jouer avec ses couverts.

– Maman est sortie faire un tour en voiture, répondit la nourrice. Des décennies d'humiliation faisaient chevroter sa voix.

Cette fois, le Petit la regarda droit dans les yeux :

– Mais pourquoi elle s'en va tout le temps? Elle pourrait

quand même déjeuner avec nous une fois de temps en temps.

Il se ralliait à elle avec son mince filet de voix enroué, pleurnichant sur le même ton. La nourrice acquiesça à ses dires en hochant la tête à plusieurs reprises. Elle éprouvait une sorte de satisfaction à trouver en lui un compagnon d'indignité. En règle générale, si quelqu'un dans la maison se sentait blessé, il pouvait toujours compter sur la nourrice. Rien ne pouvait attirer plus aisément sa sympathie que d'en vouloir à la même personne qu'elle.

– Maman est sortie en voiture avec Monsieur Robert, fit-elle satisfaite. Pour elle, la compagnie de Monsieur Robert est plus distrayante que ses enfants ou son ménage.

Elle attendit un nouveau ralliement du Petit. Mais cette fois elle fut déçue, car il se leva, lui tourna le dos et se glissa vers la fenêtre sans lui donner la réplique.

– Tu ne manges pas de gâteau, Petit? demanda la nourrice, espérant encore sauver ce qui pouvait l'être.

Mais elle ne reçut pas de réponse. Elle échangea le champ de bataille devant Poupée contre une petite assiette prise sur la desserte, et remplaça le plat de service par une coupe garnie de parts de gâteau. Puis elle jeta un autre coup d'œil vers le petit garçon qui bayait aux corneilles et, comme elle ne captait aucun signe d'encouragement de ce côté-là, elle se retira de la pièce avec ses plateaux, ses assiettes, ses couverts et un sentiment d'offense ravivé. Elle ouvrit la porte avec un coude et la referma avec un pied.

Le Petit se traîna vers la table. De mauvaise grâce, il jaugea les parts de gâteau de ses yeux mi-clos. Sans un regard, sans un mot, Poupée poussa devant lui le dessert. Il fallut un moment au Petit pour vaincre sa répugnance et tendre la main vers le gâteau. Il saisit un morceau dans la coupe et, sans le déposer sur son assiette, le porta directement à sa bouche et se mit à le grignoter. Au début il mastiqua avec défiance, avec des réserves de principe, puis il s'amadoua

progressivement. Il lécha ses doigts après les dernières bouchées, soigneusement, avec un plaisir à peine dissimulé. Le goût du chocolat se mêlait à l'amertume de l'encre. Pendant ce temps, Poupée achevait son repas et se renversait confortablement sur le dossier de velours bordeaux.

– Robert est un bel homme, déclara-t-elle en se curant les dents. Il est très bien de sa personne. Il me plaît à moi aussi.

Le Petit s'attaquait maintenant à une deuxième part de gâteau, et répondit la bouche pleine :

– Je préférerais que Maman sorte en voiture avec moi plutôt qu'avec Robert.

– Et moi, fit Poupée en riant, je préférerais que Robert sorte en voiture avec moi plutôt qu'avec Maman. Que tu le croies ou non, moi aussi je pourrais tomber amoureuse de Robert.

Elle ébouriffa les cheveux de son frère. Les mâchoires du Petit s'interrompirent en pleine action. Il reposa le morceau de gâteau sur l'assiette, qu'il repoussa. Pour lui également, le repas était terminé.

– Toi aussi? demanda-t-il stupéfait. Toi? Mais alors, qui d'autre?

– Voyons, qui? s'esclaffa sa sœur en pressant un index sur le bout de son nez. Qui ça? Tu veux que je te le dise?

– Surtout pas! dit-il en repoussant la main de la fille. Et va te laver les mains! Elles sont pleines de chocolat. Je ne supporte pas qu'on mette ses sales pattes sur mon nez.

La sonnette de l'antichambre retentit. Le Petit bondit sur ses pieds comme s'il avait reçu une décharge électrique.

– Maman est rentrée! s'écria-t-il avec transport. Tu vois, on aurait quand même dû l'attendre pour déjeuner. Mais toi, tu es toujours pressée, toujours affamée. Alors, tu vois?

Il courut vers la porte. Il trébucha, rentra sa tête un peu trop grande entre ses épaules étroites, et s'arrêta devant la porte fermée. On entendit un pas lourd et irrégulier en provenance de l'antichambre; ce n'était pas la démarche de